

Une marionnette



1.

Il y a sous le lit superposé une moquette verte. Peut-être que mes parents l'ont posée là pour me faire croire à un jardin intérieur où je peux sans risque laisser éclater toute mon imagination et la faire grimper comme une vigne vierge du haut de l'échelle qui me conduit à mes rêves. Ma chambre verte est un lieu éclatant de vie. Je m'y invente des histoires où, moi, Thomas Thomasset, petit Thomas, petit clown, je me roule, je rampe, je crapahute dans une salopette verte à pois blanc. Mes grands épisodes d'enfant y jaillissent comme mille fleurs carnivores avides d'histoires fraîches ; des histoires fleuve irriguées par ma joyeuse solitude de fils unique. Je n'ai pas assez vécu pour raconter les péripéties complexes de ce monde, ses bonheurs, ses malheurs et ses paradoxes dans ma courte vie. Pas de passé lointain. Non. Tout neuf, sorti de l'œuf, je ne connais que ce cocon qui me protège.

Moi, Thomas Thomasset, fils de Louis, enfant qui marche et qui parle en attendant de devenir un vrai petit garçon, je me raconte. J'invente le monde comme si je le connaissais. Au milieu de la piste de cirque, acclamé par un public de nounours plus sales les uns que les autres, je salue. Parmi eux il y a mon préféré : Petit Jean, le polaire au nez qui pèle. Applaudissement de la pluie dehors.

2.

Je bavarde. Je soliloque. Je fais parler mes jouets. Je les pousse de mes doigts potelés. Avec maîtrise, je dirige mes petits soldats qui jouent tous les rôles que je leur inflige avec rigueur. Je repousse les limites. Avec moi, mes soldats ne font jamais la guerre. Je les transforme, les habille, les déshabille, échange leurs tenues et parfois leurs bras, leurs têtes, leurs jambes, je les arrache avec acharnement et appétit féroce. Souvent avec les dents, je les décapsule. L'envie de les plonger dans une histoire me presse trop. Vite. Vite. Vite. Hop. Hop. Hop. Une histoire. Une histoire. Une histoire. Je maquille mes figurines avec du feutre. Je les rate. Tant pis. Certaines mangent des pizzas ou des hamburgers en pâte à modeler très grosse, puante et indigeste. Pas grave. Pourvu que ça ressemble. D'autres se font opérer et crachent des tripes rouges de bouchons de stylos billes Bic en plastique. J'en mets partout. Et je reprends. Pas de silence. Ça déborde.

Je parle. Je bavarde. Je soliloque. Je fais parler mes jouets. Encore. Je fais les dialogues, les onomatopées, les doubles voix, les monologues, les hommes, les femmes, les animaux, le moteur des voitures, l'hélice de l'hélicoptère, les coups de fusil, le cri d'un oiseau dans la nuit, les questions sans réponses, la voix grave du conteur, les exclamations aigues de l'héroïne, sans gêne ni inhibition, me voilà seul, protégé dans mon univers, dans ma bulle verte, dans ma chambre verte, ma chambre de vie, ma chambre d'enfant, et ce jeu de théâtre me possède au-delà de l'entendement. Convulsions. Je m'agite. Seul spectateur de moi-même, je n'ai besoin que de moi. C'est maladif de toujours vouloir se raconter des histoires. Je sors de ma peau. Je mue, poussé par l'envie du vide, le précipice. Hors de moi. Une histoire. Une histoire. Vite. Savoir vite la suite, savoir vite vite ce qui va se passer ensuite, ce qui va m'arriver à moi et à mes soldats travestis. Dois-je maîtriser le récit ou le récit va-t-il se refermer sur moi comme un piège de guerre ? Je me pisse dessus car je m'oublie. Urgence. Il faut que je joue. Que j'aïlle au bout de mon jeu. Je joue goulûment. J'arrête de respirer. Le plaisir du jeu c'est fort comme le chocolat. Je suis dépendant. Je n'ai besoin de rien d'autre. Je joue. Magnésium vital. Je joue.

3.

Avant d'attaquer une histoire, je reprends mon souffle, les cheveux trempés par la sueur et l'excitation. Je regarde ces ânes dessinés sur la tapisserie. Est-ce mon père,

Louis Thomasset ou ma mère, Irène Thomasset, qui les a choisis avant que je naisse ? Ils se multiplient comme des pains ronds. Je le vois cent fois, cent cinquante fois (ça sonne bien cinquante fois), ces ânes. Ils prennent leur élan, les deux pattes de devant bien cambrées au sol, l'arrière train relevé. Tel le kaléidoscope, tout tourne. Assis en tailleur, au beau milieu de la pièce, dans la position du grand chef indien, ça donne le vertigo, ça me fait rire. Je rigole fort assis en tailleur en me touchant mes pieds, car j'ai l'âge où tu peux rester assis des heures en te touchant les pieds.

© Matieu Poitavin, *Esperit de Sau*, Edicions Aucèu Libre, 2015.